

## Carte blanche

# Mobilités universitaires

*Sandro Cattacin*

Le système académique continue à pousser les jeunes étudiant·e·s vers des mobilités internationales. Sans doute, ces mobilités sont enrichissantes, notamment au niveau des études de bachelor ou de master. On arrive dans un lieu qu'on connaît peu, on suit des cours donnés par des professeur·e·s qui amènent de nouveaux regards sur des thèmes étudiés. Et, cerise sur le gâteau, on améliore ses compétences linguistiques, on forge sa personnalité et on s'ouvre à d'autres manières de vivre. Dans le programme d'échange Erasmus, par exemple, cette ouverture participe du projet de construire une élite qui pense l'Europe comme territoire de vie, diminuant ainsi l'importance du référentiel national.

## Les mobilités, ni justes ni garantes d'excellence

Si l'accès à ces mobilités durant les études reste le privilège d'une minorité d'étudiant·e·s et que les universités pourraient encore davantage les promouvoir, les mobilités faisant suite à la formation universitaire initiale, pendant ou après le doctorat, sont carrément l'apanage d'une petite élite, choisie par des concours, soumise à maintes contraintes et au parcours parsemé d'écueils. Les problèmes majeurs de ces mobilités sont l'incertitude de trouver un accueil de qualité et les risques d'un retour sans débouché. D'ailleurs, malgré des évaluations positives relatives aux effets des mobilités sur les parcours universitaires, elles sont, même pour qui pourrait en profiter – pour qui a un dossier académique de qualité –, un leurre. En effet, trop nombreuses sont les contraintes pour qui, par exemple, a une famille en perspective ; trop grands les risques pour qui se trouve dans une équipe de recherche performante et perd sa position en partant ; mais aussi, trop rares les avantages d'un long séjour à l'étranger pour qui est engagé dans des études empiriques comparatives ou qui mène simplement des recherches sur son lieu de

vie. La liste n'est pas exhaustive ; elle montre néanmoins que la mobilité souvent requise dans la carrière académique ne privilégie pas les meilleur·e·s candidat·e·s, mais seulement un type de recherche, une situation de vie particulière, une condition économique et sociale précise.

## Une pratique appartenant à un monde révolu

La mobilité à tout prix comme gage de qualité d'une carrière académique ne me convainc d'ailleurs pas non plus ; il s'agit souvent plutôt de la preuve que l'on est prêt·e à renoncer à une vie stable. Je ne veux pas mettre en doute l'intérêt pour beaucoup de mes collègues, jeunes et moins jeunes, de « se décentrer » pour avancer. Je pense en revanche que ces décentrement peuvent se faire sur des périodes plus courtes ou même pas du tout, si les sujets de recherche le permettent. La mobilité comme signe de réussite d'un parcours universitaire est sans doute surestimée, car elle désavantage une partie de nos meilleurs penseurs et penseuses et appartient à un monde révolu où se décentrer demandait un déplacement physique. D'ailleurs, cette injonction du système académique ne correspond pas non plus à nos pratiques de recherche, totalement internationalisées, mais indépendantes de longs séjours à l'étranger. La recherche s'organise désormais en réseau par des équipes internationales, coordonnées par des rencontres régulières et des séjours de courte durée. Prendre acte de ces changements signifie aussi adapter les pratiques de soutien destinées à nos jeunes chercheuses et chercheurs.

•

### L'auteur

Sandro Cattacin est professeur de sociologie et directeur de l'Institut de recherches sociologiques de l'Université de Genève. Dans cette rubrique, il aborde des questions relevant de la politique de la recherche et du système scientifique.

